

SE COMPRENDRE

ISSN 0845-7450

N° 78/07 - 11 septembre 1978

AVEC LE VOILE BLANC

Mohammed GUELBI

Des jeunes filles modernes, revêtues d'un habit semblable à celui des religieuses : robe longue, blanche ou crème, descendant jusqu'aux pieds et recouvrant les bras jusqu'à la main; la tête couverte d'un voile blanc qui ne laisse voir que l'ovale du visage et se déploie sur la poitrine comme la capuche d'un franciscain. C'est le phénomène nouveau qu'on observe depuis quelques années, à Tunis, puis dans les villes de l'intérieur. Le même phénomène se répand en Egypte et dans d'autres pays orientaux et maghrébins.

Quel en est le sens ? Des "religieuses musulmanes" ? La section féminine des "Frères Musulmans" ? Un retour en arrière, pensent les "Modernistes", convaincus que le "dévoilement" de la femme musulmane est un acquis décisif et irréversible de l'Islam moderne. Une réaction de pudibonderie devant les excès de la mini-jupe ? Un progrès dans le sens d'un retour à l'authenticité de la femme musulmane, libérée de l'imitation servile de l'Occident ? Le signe extérieur d'une "conversion" profonde à la foi musulmane ?

L'auteur des trois articles, que nous traduisons presque intégralement, partage les deux dernières opinions. Il entend défendre ces jeunes filles contre les attaques et les plaisanteries dont les couvrent la plupart des Tunisiens citadins, et faire connaître un peu de la réalité sérieuse que recouvre cet habit paradoxal et quelque peu provocant. Son ton apologétique ne doit pas conduire à sous-estimer l'intérêt de son enquête, en particulier le compte-rendu des "confessions" sincères de ces filles. Mais on se gardera tout autant d'en faire l'opinion commune des Tunisiens. La plupart d'entre eux pensent qu'une saine et morale évolution de la femme musulmane peut se faire sans signes extérieurs de distinction.

Mohammed GUELBI est un journaliste bien connu en Tunisie. Rédacteur au quotidien "Al-Sabah", journal à tendances religieuses quelque peu conservatrices et légèrement contestataire du pouvoir trop "profane", il assurait régulièrement le "billet du jour", où régnait un humour qu'on reconnaîtra en ces pages. Ces articles ont été publiés sous le pseudonyme de "Harboucha" (La pilule), dans l'hebdomadaire de l'U. G. T. T. , (Union Générale des Travailleurs Tunisiens), le syndicat unique et officiel des ouvriers, employés, enseignants et fonctionnaires (Al-Achaab, 1976, numéros 28 (30 juillet), 29 (6 août) et 30 (13 août).

R. CASPAR

I. QUAND LA "MAXI" PENETRE DANS LA RELIGION MUSULMANE

L'habit est partie de la morale, divisible. . , ou indivisible ?

Sa'ida, Muhsana, Fâtima, Warda, Sarnia, Hinda, "Cécile", 'A'isa et les autres. "Les marques (de dévotion) sont sur leurs visages" (Coran 48, 29) (1). Voile noué autour des cheveux et du cou, descendant sur la poitrine en forme de coupole renversée, et s'étendant des épaules jusqu'au-dessous de la poitrine. Sa couleur est variable d'une "sœur" à l'autre...

On dit que l'apparition de cet "uniforme" remonte à trois ou quatre ans. Et on dit que la première femme qui sortit dans la rue avec ce vêtement nouveau est une enseignante (2). Je n'ai pas cherché à vérifier l'authenticité de ces dires; je laisserai ce soin aux historiens, si la chose en vaut la peine à leurs yeux.

L'important est que ce phénomène s'est répandu dans le pays et dans le milieu des intellectuelles, et spécialement parmi les étudiantes. En réalité, ce phénomène dépasse le voile, la robe longue et l'uniforme féminin musulman. En effet, ce courant religieux ne se limite pas aux milieux féminins; au contraire, il semble bien qu'il ait d'abord soufflé dans l'âme des jeunes gens. Il est évident aussi que la proportion de ces jeunes quise sont mis à "connaître Dieu" est largement supérieure à la proportion des "soldates de Dieu".

Mais je me limiterai, dans cette série d'articles, aux adeptes du voile et de la robe longue. Mon propos sera pourtant "maxi", car cette question, à mon avis, dépasse les apparences superficielles qui ont retenu l'attention de notre société, qui ne cesse de situer, comme toutes les sociétés très civilisées, ses valeurs morales dans le port de la cravate. (C'est pourquoi on voit certains s'étrangler avec ces valeurs "cravatières" et ne les porter que dans les cérémonies officielles;... simple parenthèse que je m'empresse de refermer !)...

Entre la mystique... et le strip-tease.

Commençons par le costume, l'"uniforme", comme disent certains. La robe longue n'est ni ancienne ni nouvelle. C'est une mode qui est apparue dans les meilleurs et les plus réputés de nos magasins aussitôt après la disparition de la mode "mini" des revues et des "magazines" de l'Occident. Elle a rempli, pendant deux ans ou davantage, le rôle des balayeuses municipales, pour nettoyer les rues de la République. On l'appelle. "maxi". Quant au voile, il est frère du "foulard" que revêtent encore actuellement nos plus nobles dames, en certaines circonstances. Il en est le frère à cent pour cent, du même père et de la même mère. Ce n'est pas un "bâtard".

Quoi donc d'étrange à notre goût en cet uniforme qui chatouille notre sentiment et notre curiosité ? Certains en sourient, les autres se tordent de rire, presque jusqu'à se plier en deux à force de rire.

La seule raison en est que la "maxi" pariso-londonienne s'est faite musulmane, grâce à quelques-unes de nos filles cultivées. La seule raison en est que le "foulard" s'est rappelé subitement son nom ancien et est devenu "mahrama" : la pièce d'étoffe dont la fonction est de voiler ce qui est "interdit" aux yeux des "vauriens" (3).

Quant à certains musulmans, qui ne voient l'Islam que dans le "sefsarî", la "couverture" (4) et la claustration derrière quatre murs, et qui considèrent l'Islam de la femme comme une sorte de mystique familiale dans la cellule conjugale (5), ceux-là sourient de la naïveté de ces musulmanes - demi-musulmanes ! -intellectuelles, et disent : "C'est par désir de paraître, sans attenter à la pudeur" (6).

Quant aux autres, qui considèrent la culture comme une forme de "strip-tease" des mœurs, qui jette à bas les valeurs humaines, au point de dévoiler peu à peu aux yeux de tous les parties honteuses, et qui considèrent la religion comme totalement contraire aux "ablutions" et à la "pureté" scientifiques, ceux-là se tordent de rire de la stupidité de ces musulmanes "demi-intellectuelles" et disent : "C'est pure ostentation, qui attente à la pudeur scientifique" (7).

Certains disent : "C'est une mode passagère, déjà en déclin, comme 'toute mode". D'autres : "Pauvres filles ! Dieu les a éprouvées en leur donnant un complexe d'infériorité, et elles ont voulu se distinguer de la collectivité saine par cette étrange apparence". Un troisième groupe dira : "Derrière tout voile, toute clôture, il y a un échec sentimental et le désespoir du bonheur en ce monde". Un autre groupe dira : "C'est ruse, astuce et piège de femmes. Le seul but qui se cache derrière le "voile blanc" n'est autre que de capter un fiancé". Les idéologues disent : "Elles font partie des Frères Musulmans et ont adopté leur idéologie réactionnaire". C'est de cette dernière interprétation qu'est venue l'expression arabo-turque : "Les Fréristes" (8). On dira...

Mais personne ne dit, par mode d'hypothèse scientifique, par mode de possibilité objective : "Peut-être que la question est plus simple que cela. Le motif est peut-être une aspiration sincère et

profonde vers la religion et les valeurs spirituelles, une réaction naturelle au fait que la nouvelle société s'est immergée jusqu'au cou (9) dans les réalités matérielles.

Des cris rauques.

Fâtima : "Crois-tu que nous ignorons ce qu'on dit, ce qu'on prétend ?" Elle sourit, ou peut-être ai-je pensé qu'elle souriait, car Fâtima, avec qui la conversation a duré de nombreuses séances et heures successives, ne souriait pas beaucoup, ne fronçait pas souvent les sourcils et ne riait jamais. Son débit ressemblait au murmure d'un ruisseau, régulier, sans faire de bruit, toujours du même ton égal (10), paisible comme si elle disait son chapelet. Fâtima, lorsqu' elle parlait, on aurait cru qu'elle priait...

"Personnellement, je ne fais plus attention aux ragots. Il me suffit de me connaître moi-même et de savoir que je n'ai d'autre but que d'obéir à Dieu et au Prophète. Je ne me soucie pas de la façon de m'habiller, comme le font les autres. Le vêtement a une fonction sociale, morale... et religieuse, qu'il doit accomplir... Sa fonction n'est pas d'exciter les passions ni d'exposer les charmes féminins dans les rues. Dieu a dit dans son noble Coran :

"Dis aux Croyantes d'abaisser leurs regards, de protéger leurs parties, de ne montrer de leur beauté que l'aspect extérieur, de rabattre leur voile sur leur poitrine, de ne montrer leur beauté qu'à leur mari, leur père, leur beau-père, leurs enfants, les enfants de leur mari, leurs frères, les fils de leurs frères et de leurs sœurs, leurs servantes, leurs esclaves, ou à leurs serviteurs mâles qui ne sont pas encore concupiscents, ou aux petits enfants qui ne sont pas encore au fait des parties sexuelles de la femmes. Dis-leur aussi de ne pas frapper le sol de leurs pieds, dans l'intention de dévoiler ce qui doit rester caché de leur beauté. Revenez tous à Dieu, ô Croyants, pour y trouver le succès" (11). Dieu a dit la vérité.

Fâtima me récita par cœur ce verset, puis continua : "Le Coran est donc clair; il ne laisse aucune place à l'interprétation en matière de vêtement. Bien plus, il est très précis pour délimiter les hommes devant qui la musulmane peut montrer sa beauté. Il les énumère un par un. Pourrions-nous donner à ce verset un autre sens que son sens clair et net ?

Dès lors, ou bien la femme est musulmane, et alors elle ne peut éviter d'obéir aux ordres de Dieu; ou bien elle n'est pas musulmane, et alors elle peut s'habiller comme il lui plaît en matière de beauté, et montrer ses charmes à qui elle veut... Mais je ne vois pas de tiers parti entre ces deux solutions".

Fatima se tut et Sarnia prit la parole : "Avant de revêtir le voile, il m'est arrivé de poser la question à... disons à une "collègue". Je lui dis : "Tant que je continue à croire en Dieu et au Prophète, tant que j'accomplis entièrement les prescriptions de la Loi musulmane, tant que l'âme croyante reste pure et l' intention saine,... quelle importance au vêtement, que je considère pure apparence superficielle qui n'indique en rien l'intérieur de l'homme" ?"

"Ma collègue me répondit : "Dieu nous a ordonné de lui obéir dans nos paroles, dans nos actes, dans notre conduite, dans nos intentions, dans nos sentiments... Le vêtement est une partie indivisible de notre conduite morale et de notre personnalité. Il nous faut donc obéir à Dieu en cela".

"Cette réponse m'a surprise et réduite au silence. Ensuite, j'ai réfléchi longuement sur ce sujet, à partir de cette vérité criante... que le brouhaha des nouveaux préjugés, le brouhaha de la civilisation cynique, nous empêche d' entendre.

Je me suis demandé : quel est finalement le but de la beauté et de l' étalage des charmes? Exciter les hommes ? Stimuler les passions et les instincts ? Gagner l'admiration populaire ? Obtenir un diplôme public, témoignant de la supériorité de la beauté de telle femme sur telle autre? Concourir avec les autres beautés pour l'élection de la reine de beauté de la rue, ou du bureau, ou de l' établissement ? Répondre purement et simplement à l'instinct féminin de s'embellir ? Suivre le siècle et la mode ? Imiter les Occidentales civilisées pour rejoindre la caravane de la civilisation ?

Tous ces buts, quelques bonnes et saines que soient les intentions, sont *en* contradiction avec les valeurs musulmanes. Il est permis à la musulmane de viser à réaliser les buts ci-dessus cités; il lui est permis de rassasier son instinct de s'embellir de tous ses autres instincts humains. Bien plus, cela

lui est demandé. Mais seulement si le but de tous ces buts est... son mari, son époux légal. Sous cet aspect, que lui importe, voyez-vous, l'opinion des autres hommes à son sujet ?".

Des cuisses... à vendre !

A mon tour, je fus surpris par les paroles de la "sœur" Sâmia. Elles me troublèrent et me forcèrent, à mon tour; à réfléchir, à m'interroger, à avoir le vertige comme un fou, au milieu de points d'interrogation brûlants.

Ce que je sais bien, c'est que c'est la "marchandise" qui est offerte dans la rue au public, qui est vendue et achetée. Mais le mobilier privé, dans la bonne société, reste à la maison et n'est connu que du propriétaire, de sa famille, des parents et des intimes. (Ne m'interrompez pas, je vous en prie, et ne m'accusez pas d'être conservateur et sous-développé... Je n'ai jamais voulu dire que la femme est un mobilier qui doit rester à la maison. Laissez-moi exprimer mon avis en toute franchise ! Ne sommes-nous pas dans un Etat démocratique ? Si mon avis vous semble bon, prenez-le gratuitement; s'il ne vous plaît pas, renvoyez-le moi et je suis prêt à vous le racheter au prix fort).

Je me dis : si l'un de nous avait l'idée saugrenue d'exposer son lit conjugal à la vitrine du Magasin Général, on dirait qu'il est fou...

A moins qu'il ne veuille le vendre au souk de "Robavecchia" (12), rue Zarkoun ! Dans ce cas, ou bien il est à court d'argent (13), ou bien il est commerçant.

Or, le mobilier de la femme (vous voyez ! je n'ai pas dit que la femme est un meuble !), c'est sa beauté : sa chevelure bien arrangée, noire, odorante comme un bouquet de jasmin; sa poitrine qui, pour le dire en deux mots, est la beauté de l'univers et de ses secrets; sa taille qui a fait roucouler la poésie humaine de toute éternité et lui a inspiré ses rythmes et ses rimes; sa gorge, "chantonnant" au rythme du pas des coursiers, dansant à leurs douces mélodies...

La beauté de la femme est son mobilier, son bien propre. Personne ne la partage avec elle et elle ne tombe pas sous les lois de l'héritage. Pourquoi l'exposerait-elle dans les rues ? Bien sûr, aucune société humaine ne manque - et n'a manqué - de prostituées, et l'exposition, pour ces groupes de personnes, fait partie du métier; car, sans exposition... aucun espoir de demande.

Mais à quoi bon exposer du "mobilier personnel" qui n'est pas à vendre ? Dans quel but découvrir à moitié ses parties ? Quel est le but de la "dénudation des cuisses" au café ? Et de dévoiler à moitié le "fruit" de la poitrine dans la rue ? Que fera la femme au "mobilier" exposé, si quelqu'un s'approche d'elle et s'arrête devant le "comptoir" pour lui demander : "A combien la cuisse ?". Elle le giflera ? Que fera-t-il alors si l'épicier, à son tour, la gifle parce qu'elle lui a demandé : "A combien l'"Omo" exposé en vitrine ?". Elle ira se plaindre de lui au directeur de l'hôpital des fous !

Celle qui expose le mobilier interdit au public me dira : "L'homme n'a qu'à évoluer, à s'orner des valeurs morales, pour réprimer ses instincts sensuels et regarder la moitié supérieure de mon corps, au lieu de fixer son regard sur la moitié inférieure".

Je lui dirai alors : "Et où as-tu donc regardé, toi, en t'habillant de la "mini" ? Peut-être méditais-tu sur le plafond, sans t'apercevoir que ta "jupe" était aussi courte que... le pantalon d'Abderrahmân !" (14).

Je lui dirai : "Si ta cuisse est ornée à ce degré de valeurs morales et que, malgré cela, tu ne penses pas que l'homme en fasse l'objet de sa méditation, comme l'étudiant médite sur un beau livre ouvert... , alors, ferme le livre et habille-toi d'un pantalon !".

Combien de fois me suis-je dit !... (15).

Sâmia m'interrompt pour me dire: "On dit que c'est simplement une mode destinée à disparaître rapidement comme toutes les modes. Ces gens s'imaginent que la question est facile et lui appliquent leurs préjugés, admis par tous, valables toujours et partout, sans penser que d'autres peuvent s'élever plus haut que ces sophismes et ces infantilismes. Comme si la culture de la femme ne la préparait qu'à suivre ou à exploiter les modes..."

Ils pensent que la question est facile ! As-tu entendu parler, en linguistique, de ce qu'on appelle "le facile difficile" ? (16). Et compare à cela le fait que la jeune fille tunisienne a besoin, aujourd'hui, de beaucoup d'audace et de courage pour sortir, dans la société nouvelle, revêtue d'un habit décent, qui descend jusqu'aux chevilles et ne laisse paraître de ses charmes que le visage et les poignets.

Veux-tu que je te parle de moi-même ? Lorsque j'ai revêtu le voile et la robe longue, je me suis trouvée la cible de regards moqueurs, de plaisanteries dédaigneuses, de signes grossiers, et même parfois de provocations minables et haineuses de la part de certains très, très... "progressistes". C'était il y a environ trois ans. Crois-tu que la situation ait beaucoup changé aujourd'hui ? C'est moi qui ai changé ! C'est nous qui avons changé ! La société, elle, en est toujours au même point, peu disposée à nous digérer. C'est moi qui en suis venue à ne plus me soucier des marmonnements et des allusions des gens. Je suis devenue confiante en moi-même, je suis ma route d'un pas ferme, sans me soucier des ragots et des préjugés.

Mais ne va pas te figurer que cette mutation s'est faite sans difficultés, sans souffrances et sans douleurs. Par Dieu ! si je n'avais pas soutenu ma constance et ma force par la foi ! Par Dieu ! si la foi sincère n'était pas la nourriture la plus efficace de l'âme faible... , ils auraient finalement eu raison de moi, c'est sûr.

Parfois, je me révoltais. Parfois, je faiblissais et pleurais. Car, avant tout, je suis une femme et, comme toute âme humaine, j'aspire à la chaleur, l'amour, la sympathie de la part des autres. Comme sont pénibles et amers, mon frère, la dérision et le mépris des gens. Ce sont les deux plus grandes distances qui séparent l'homme de son frère...

Et ils disent que c'est une pure mode ! Que Dieu leur pardonne !

Je vais te confesser, à toi et à eux, une chose dont j'ai honte aujourd'hui. Mais ça ne fait rien ! L'important est que tu comprennes. Combien de fois me suis-je dit, en cette période difficile, que je jetterais le voile au panier des vêtements archéologiques, et que je porterais les ciseaux, sans pitié ni sentiment, sur le "peignoir", pour rejoindre compagnons et compagnes en "mini" excitante, impudente, qui intercèderait pour moi auprès d'eux et de tous les "progressistes" et les "évolués" !".

Souvenirs de l'Histoire.

Je ne sais pas si Sâmia s'est arrêtée à ce point de sa plaidoirie ou si elle a continué une autre demi-heure; car me sont revenus à l'esprit les souvenirs des années cinquante, et l'imagination s'est mise à folâtrer dans le monde passé...

Je me rappelais une de mes parentes qui avait réussi, à cette époque, à l'examen d'entrée en "sixième". Depuis les dernières années du primaire, elle allait à l'école voilée. On réunit un conseil de famille élargi, extraordinaire, auquel siégèrent les oncles paternels et maternels, leurs enfants, leurs épouses, et tous ceux qui étaient concernés par l'honneur du nom de la famille. L'ordre du jour comportait un seul point : Qu'est-ce qui était préférable ? que la fille aille au lycée dévoilée, ou qu'elle reste à la maison voilée ?...

Le conseil dura tout l'été et, comme tous les conseils, il n'aboutit à aucun communiqué clair. Les positions divergeaient et la discussion s'étendit jusqu'à sortir complètement du sujet... Ce qui fit que les discussions de la séance du 30 septembre concernèrent la récolte des olives !...

Arriva le moment d'aller au lycée. Puisque la famille n'avait pris aucune décision au sujet de la fille, on décida qu'elle continuerait ses études, en attendant que... l'on prenne une décision.

Elle sortit donc dans la rue dévoilée.

Mais attendez ! Me voici arrivé avec vous à la "morale de l'histoire" (17). Comment ma jeune parente sortit-elle dévoilée la première fois... , après que sa poitrine avait prospéré, que ses membres s'étaient féminisés, que sa chevelure était descendue sur ses épaules, ses lèvres affermiées et ses joues rosies... ? Comment sortit-elle dans la rue ? Voilà la question, et voici la réponse :

Le dos de la fillette était tout bossu, tellement il était incliné sur sa poitrine pour essayer de cacher le "jardin florissant" (18) aux yeux des passants... Sa tête pendait en avant, en raison de sa

"honte" intense, et se recourbait presque jusqu'à percer la poitrine et à ressortir de l'autre côté du dos. Sa jambe droite s'entremêlait dans sa jambe gauche pour s'y cacher, et comme cette jambe gauche, dans cet entremêlement, ne pouvait se séparer de sa jumelle... , ce fut la marche elle-même qui, finalement, s'entremêla et trancha le problème, quand la fillette trébucha et tomba à chaque pas...

Ainsi ma jeune parente sortit-elle dans la rue dévoilée pour la première fois. Cette épreuve et ce supplice durèrent plusieurs jours; la pauvrete revenait chaque jour à la maison, le vertige à la tête.

La reconnaissez-vous aujourd'hui, cette parente ? Si vous avez dépassé trente ans, vous l'avez certainement reconnue : c'est votre sœur, votre cousine, c'est votre voisine. Aujourd'hui, elle est devenue votre épouse, la mère de vos filles...

Ne l'avez-vous pas présentée à ce jeune homme qui arrive à peine à ses vingt ans, (en lui racontant l'histoire) uniquement pour qu'il sache ce qui est arrivé ?

Peut-être ce jeune homme dira-t-il : "Loué soit Dieu le magnanime ! La fille voilée en 1956 avait besoin d'audace pour sortir dévoilée dans la rue...".

Or, la fille dévoilée en 1976 a besoin de courage pour paraître dans la nouvelle société en habit décent. Quelle évolution !

II. LA BOURSE DES VALEURS

I. QUI SONT-ELLES ?

Elles se rencontrent le vendredi, à la prière du soir à la mosquée Sidi Youssef. Elles se rassemblent le dimanche, à la même heure, à la mosquée Sâhid al-Tabi'. Les deux "cours" se prolongent jusqu'à la prière du couchant.

A la mosquée Sidi Youssef, elles écoutent des leçons que donnent une femme professeur et des cheikhs sur l'exégèse et la psalmodie du Coran. A la mosquée Sâhid al-Tabi', les "études" se combinent avec un échange d'idées sur des questions variées et des sujets religieux. Elles s'assoient en cercles séparés, chaque cercle traitant une question, qui constitue la matière du dialogue, sous la direction d'un cheikh ou d'un professeur.

Leur âge va de sept à... soixante-dix ans. Les leçons sont ouvertes à toutes : petites filles, adolescentes, femmes adultes et vieilles.

Naturellement, cette différence d'âges rend l'échelle des niveaux culturels des élèves très ouverte. A côté de la vieille, analphabète, on trouve la fillette qui en est encore à épeler la "Fâtiha" et à trébucher dans la lecture. Entre les deux, on trouve l'étudiante, l'élève, la professeur de Faculté, la maîtresse du primaire, la fonctionnaire, l'ouvrière. Cette dernière catégorie est devenue la grande majorité, et l'âge s'y concentre entre dix-sept et vingt-cinq ans.

La porte est donc ouverte à toutes, à toutes sans distinction ni critère. L'"uniforme" n'y est jamais nécessaire ("on entre dans les mosquées sans cravate"). On demande seulement que la femme n'entre pas dans le lieu sacré en costume fait pour la danse ou la soirée mondaine, mais seulement en vêtement pudique, adapté au culte et à la séance de dikr (mention du nom divin) ! C'est d'ailleurs une exigence légale, même du pur point de vue social. Le smoking n'est-il pas exigé pour franchir le seuil de certains lieux de la société... "sacrés" ?

Le croyant ne peut être mordu... la croyante non plus.

J'ai rencontré de grandes difficultés pour entrer en contact avec elles. Je ne savais pas comment ni quand aborder avec elles la conversation. Je n'osais pas leur rendre visite dans les mosquées et ne pouvais leur parler dans la rue. Alors je me suis rappelé que je connaissais une étudiante, à la Faculté de Théologie, ou plus exactement, je connaissais sa famille. Je m'y rendis, leur fis part de la question et demandai leur aide.

Mais, au bout de dix jours, ils ne purent que convaincre "Fâtima" de l'utilité des interviews de la presse. Les autres collègues refusèrent de me rencontrer, comme si elles craignaient la presse et les journalistes, comme si elles craignaient d'être mordues une deuxième fois. Et pourtant, elles sont croyantes !

Fâtima fit, à son tour, la même tentative, et chercha à convaincre certaines de ses connaissances. Elle échoua elle aussi et revint au bout d'une semaine, accompagnée d'une seule "sœur" : Sarnia.

Finalement, je fus contraint d'utiliser d'autres voies... indirectes. Que Dieu me pardonne et m'excuse ! J'appelai à l'aide, cette fois, une collègue encore étudiante à l'Institut de Presse, et lui demandai de faire une visite à la mosquée et de s'entretenir avec les "sœurs", sans révéler qui elle était... Elle remplit sa mission parfaitement et revint me trouver avec un épais cahier de brouillon.

Je faisais allusion, il y a un instant, au fait que les héroïnes des leçons et des cercles relevaient de générations différentes et représentaient à peu près tous les degrés quant au niveau scolaire. Mais je me limiterai à faire prendre connaissance seulement du groupe qui poursuit ses études. Cela, parce que la vieille femme qui va à la mosquée ne représente pas un phénomène nouveau et ne suscite pas les mêmes points d'interrogation que celle qui est titulaire du Baccalauréat. La petite fille, non plus, ne représente pas un phénomène, car les enfants, aux siècles passés, allaient aussi à la mosquée. Mais la plupart priaient "à cause des parents". Lorsque venait le temps de prier "pour Dieu", lorsqu'ils atteignaient leur majorité, ils vauaient à leurs affaires temporelles. Attendons donc que *ces* filles des années 70 atteignent l'âge où l'on prie "pour Dieu"... et d'une autre façon que le commun des hommes (19).

Contentons-nous, provisoirement, de celles qui sont majeures et qui poursuivent leurs études. Le phénomène... tout le phénomène est dans leur apparition inattendue dans les mosquées, petites et grandes.

Il était une fois...

De fait, la société s'était accoutumée, en certains siècles, à ne voir devant les maisons de Dieu que les indigents envers leur Seigneur, les vieux et les vieilles, candidats à l'émigration vers le ciel, les quémanteurs et les pauvres, quelques femmes en safsari, ou les enfants obéissant à Dieu en obéissant à la "trique" des parents, jusqu'au jour où vint ce qui contredisait cette vision traditionnelle.

La société s'était accoutumée, en certains siècles, à ne voir dans les mosquées, petites et grandes, que deux sortes de serviteurs de Dieu : les savants en science religieuse, des cheikhs âgés et spécialistes du Droit religieux... , et une majorité d'ignorants, d'analphabètes et de demi-instruits. Quant à l'"élite" cultivée, au sens occidental et moderne du mot, l'élite qui a importé des "diplômes" du pays de la civilisation, qui parle le français et parfois est capable de traduire ce qu'elle dit en arabe, qui connaît à fond les mathématiques, la physique, la chimie, la médecine, l'architecture, la philosophie... on s'était accoutumé à ne la voir que dans les bars, les cafés, les clubs, les cercles huppés...

C'était pendant les siècles de décadence...

Lorsque sonnèrent les années 70 et que le pays se mit à faire *ses* premiers pas, trébuchants, sur le chemin de la civilisation, la société fut surprise, - et quelle surprise ! - à la vue de ses étudiants et étudiantes, ses femmes professeurs et institutrices, prosternées devant Dieu face au mihrab ! Voilà le phénomène !

Un phénomène qui s'appelle Fatima, Warda, Sâmia, Hinda, Sa'ïda, Muhsina, 'A'isa...

La plus jeune, c'est Hinda. Elle a dix-sept ans et est élève de troisième année du secondaire. La plus âgée est 'A'isa, elle n'a pas plus de vingt-quatre ans et est institutrice. Les autres sont étudiantes et ont dans les vingt ans.

Écoutons-les pour savoir leurs sentiments et leur personnalité, avant de porter des jugements hâtifs... Car un jugement erroné ne changera en rien la réalité. C'est mettre la main devant les yeux pour ne pas voir... ce qu'on ne veut pas voir.

Des "réactionnaires"... très progressistes.

Quelques rapides remarques avant de commencer à passer en revue les "Sœurs". Ce que nous allons vous présenter, ce sont simplement des exemples et des échantillons de leurs idées et de leurs positions.

Comme je l'ai dit plus haut, j'ai devant moi maintenant une brassée énorme de brouillons et de mémoires. Si j'avais voulu vous livrer toutes les idées et déclarations qui s'y trouvent, je n'aurais pas achevé cet article avant deux ou trois mois. Car ce qui y est dit traite quantité de sujets : l'éducation, la famille, l'enseignement, le mariage et les responsabilités conjugales, le travail de la femme, la conduite en société, le contenu des mots "évolution" et "liberté", "civilisation", "copie", le conformisme, et bien d'autres questions qu'il est absolument impossible de faire entrer dans les limites d'un article de journal.

Je vais donc m'efforcer désélectionner quelques "morceaux choisis" qui pourront donner au lecteur une image claire et fidèle de la "philosophie" de la vie qui est celle des "Sœurs". Je me limiterai aux sujets qui concernent la femme, puisque c'est de la femme qu'il s'agit ici.

Certains diront peut-être : "Mais... est-il juste de parler, lorsque nous parlons des "Sœurs", de philosophie de la vie ? Ne se bornent-elles pas à un retour pur et simple aux enseignements de l'Islam, qu'il faut apprendre par cœur, répéter à toute occasion, mettre en pratique et inviter à les embrasser ? Ont-elles apporté quelque chose de nouveau ? Ont-elles étudié la réalité actuelle, la réalité du XX^e siècle, et déduit de leurs études une "philosophie" personnelle ? En définitive, ce sont des "copistes", idées conformistes comme les autres. Seulement, au lieu de traduire du moderne, elles traduisent de l'ancien. C'est ce qu'on nomme la "réaction".

A ceux-là, je dirai en toute simplicité (Que l'on m'excuse, si on me trouve simpliste et ingénu !), je leur dirai : "Ceux qui font des déductions et des inventions, et apportent du nouveau vraiment nouveau, se comptent sur les doigts de la main dans l'histoire de l'humanité toute entière. On les appelle des prophètes... , on les appelle des génies. Les autres, les milliards d'autres cerveaux, se contentent d'adopter leurs religions, leurs systèmes, leurs idéologies ou leurs philologies de la vie".

Nous autres, "réactionnaires" donc, nous partons de ce point de départ : Nous sommes tous des suiveurs, des copistes. Nos degrés dans la copie diffèrent selon les dates auxquelles nous "revenons". Celles qui adoptent le voile, par exemple, sont réactionnaires d'une façon très, très progressistes... Si on les compare avec celles qui imitent "l'uniforme" de la défunte Eve. Car le dévoilement des partis sexuelles est apparu, historiquement, des millions d'années avant la robe longue !...

Samia : "Je sais tout".

Sâmia : "Crois-tu donc que j'ignore ce qui se passe, survient et apparaît en Occident ? Je lis les revues, féminines ou non, qui paraissent à Paris. Je sais tout des modes, des idées et des prises de position nouvelles. Je ne me contente pas, comme se le figurent certains, de lire des ouvrages religieux. Je ne crains pas du tout pour ma foi le frottement des doctrines athées et dissolvantes. Au contraire, la connaissance de leurs idées fortifie ma foi et me pousse à approfondir toujours plus la connaissance des enseignements, des principes et des valeurs musulmanes.

Je veux suivre ma voie en pleine conscience, par choix libre. Je prends en cela ma responsabilité pleine et entière. Les voies et les chemins qui s'ouvrent devant moi sont nombreux; je les connais tous et je sais où ils mènent. J'ai choisi parmi eux le chemin qui me mènera à mes fins et à mon but. Je l'ai choisi spontanément, lorsque je devins apte à la réflexion, au discernement, à la compréhension et au choix".

Sâmia est née dans la capitale. Elle a vingt et un ans et poursuit ses études supérieures en Faculté de Théologie...

Elle n'est pas "entrée dans la religion musulmane" et n'a pas embrassé cette foi et ces idées parce qu'elle est entrée dans la Faculté de Théologie. C' est exactement le contraire qui est arrivé.

Même l'"uniforme", elle l'a pris dans le secondaire. A cette époque, elle faisait les prières aux heures prescrites, faisait le Ramadan et aspirait à connaître les enseignements de l'Islam d'après les sources authentiques. L'"étrange" dans le cas de cette "Sœur" (je mets le mot "étrange" entre guillemets, parce que la question, en réalité, n'a rien d'étrange; elle apparaît ainsi à nos mentalités habituées à d'autres choses vraiment étranges), l'étrange donc, est qu'elle sort de la section scientifique.

Elle voulait, dans un tout premier temps, entrer en Faculté de Médecine, puis en Faculté de Presse, puis en Faculté des Lettres. A la fin de ce circuit, elle est entrée en Faculté de Théologie, sur les indications de sa mère.

Je lui dis : "Si ta "première" foi avait été réellement profonde, tu aurais choisi depuis le début et spontanément cette Faculté, sans faire ce parcours complet dans tous les cours de l'Université !".

Ses yeux s'écarquillèrent de stupéfaction, d'étonnement et de dénégation. Elle me surprit par cette réponse stupéfiante :

- "Et pourquoi ?... Pourquoi, mon frère ? Toi aussi, tu crois que le musulman, à notre époque, ne peut être qu'un professeur d'"Islam" ! Pourquoi ne serais-je pas médecin musulmane... ou ingénieur musulmane... ou journaliste musulmane... Y a-t-il là un empêchement ? L'Islam est-il contradiction avec ces professions et ces spécialités ?... Et Avicenne alors ? Et Ibn Khaldoun ? Et Fakhr al-Dîn al-Râzî ? Et Kindî ?... et d'autres... et d'autres !".

Avec Sâmia, nous n'étions encore qu'au début de la route des surprises !

'A'isa : Par Dieu ! si je pouvais faire la prière mille fois par jour...

'A'isa. Son nom, inscrit sur son livret de naissance et enregistré à Marseille, est "Cécile". Elle est complètement revêtue de l'"habit", ne s'absente jamais des "leçons" de la mosquée Sidi Youssef, ni des "cercles" de la mosquée Sahib al-Tâbi'. Elle a vingt-quatre ans et est institutrice.

Elle a grandi dans une famille catholique. Ses frères étaient athées; son père, religieux non pratiquant. Elle a connu la religion musulmane du fait qu'elle était voisine d'une famille musulmane. Peu à peu elle a aimé cette religion, et elle l'a embrassée. Elle a revêtu l'"habit" en France même, avant de venir à Tunis. Cette "sœur" (au sens musulman du mot, pas au sens chrétien) dit :

- "Je pensais que rien au monde ne pouvait empêcher l'homme d'éprouver le malheur et la souffrance... Rien : ni les tranquillisants, ni la boisson, ni le haschisch, ni les drogues... Jusqu'à ce que je fasse la connaissance d'une famille musulmane. Elle vivait dans l'indigence et le besoin... Pourtant, elle était heureuse, épanouie; le sourire ne la quittait pas, la tristesse ne trouvait pas son chemin vers elle... Au début, je croyais que c'était la résignation et la soumission dans leur sens négatif. Mais, après une réflexion plus approfondie et une meilleure connaissance de cette famille, j'ai su que le secret de son bonheur perpétuel était sa foi et la pratique des enseignements de l'Islam.

J'ai donc décidé de mieux m'informer de cette religion et de l'étudier dans ses sources. Après un certain temps, je fus convaincue que l'Islam était réellement la plus belle des religions "célestes" révélées aux hommes. Car, ce que je pensais être résignation et soumission était en réalité confiance d'une âme que rien n'ébranle, et une foi profonde, qui n'est pas influencée par les stupidités du monde et que l'écorce des choses ne distrait pas de leur substance... Et cela est, selon moi, le secret du bonheur... Et moi, réellement, depuis que j'ai embrassé l'Islam comme religion, je n'accorde plus aux problèmes de la vie plus d'importance qu'ils n'en méritent".

'A'isa dit au sujet des musulmans non pratiquants : "Pour ma part, je m'étonne vraiment qu'ils abandonnent la pratique des obligations religieuses. Par Dieu ! si je pouvais prier dix fois par jour, cela ne me suffirait pas. Je désirerais le faire davantage... Ne craindrais-je pas l'ennui ? Jamais ! Au contraire, c'est la vie quotidienne, avec ses habitudes répétées, ses mouvements mécaniques, ses occupations à refaire chaque jour, qui est ennuyeuse. Mais la prière est un plaisir pour moi, qui me délivre de l'intoxication et de l'ennui. Je sens, en même temps, ma grandeur et mon indignité. Chaque fois que je fais la prière, je sens comme mille mains qui se tendent vers moi avec commisération et amour... Comme je sens le besoin de tendre la main vers l'affection et l'amour des gens".

Warda : "Je me trouvais entre la dévote... et la danseuse".

Warda ne porte pas le voile, mais elle est revêtue d'un habit long et décent. Les lunettes médicales donnent à ses traits un air de "cultivée", d'"intellectuelle". Elle a vingt-quatre ans et est étudiante en Faculté de Théologie; candidate à prendre l'"habit", sans doute prochainement.

Warda a une histoire avec... l'Islam. Elle avait deux amies, lorsqu' elle était dans le secondaire; l'une faisait la prière... et l'autre dansait ! L'une fixait son regard au ciel, l'autre le rabattait sans cesse sur la terre. Elles se disputaient et se querellaient continuellement.

La danseuse se moquait de celle qui priait, la tournait en dérision et la traitait de tous les noms : "sous-développée", "stupide", "fanatique", "réactionnaire", et ainsi de suite, sans arrêt. La dévote menaçait la danseuse, invoquait Dieu contre elle, la traitait de toutes les épithètes : athée, infidèle, bâtarde, pécheresse, et ainsi de suite, sans arrêt.

Warda, elle, ne priait pas et ne dansait pas davantage. C'est pourquoi, en raison de sa position géographique à égale distance des deux, et en raison de son amitié envers les deux, elle était habituée à jouer le rôle d'arbitre.

Mais laissons-la maintenant continuer le récit :

"Il m'était absolument nécessaire de chercher à les mettre d'accord, nécessaire aussi de satisfaire l'une et l'autre. J'écoutais les deux parties, leurs preuves, leurs alibis; puis je m'efforçais d'arriver à une solution médiane, de façon à ne pas heurter l'une ni fâcher l'autre.

Naturellement, mes informations sur l'Islam, à cette époque, ne dépassaient pas la connaissance des cinq obligations essentielles, des règles de la prière et de certaines autres choses qu'à peu près tout le monde connaît par voie d'héritage familial, et par le maître d'éducation religieuse. De même que mes connaissances dans le domaine des sciences de la mode, de la coiffure, de la danse, du chant et des fêtes ne dépassaient pas la culture "orale". C'est pourquoi ma capacité de jugement personnel fut, au début, limitée. Mais, après un certain temps, je tombai dans le piège : je me mis à me disputer et à me quereller avec moi-même, du matin au soir, comme si mes deux amies s'étaient transportées en moi ! Au bout d'un certain temps, je me mis à me demander: Et moi ? Qui suis-je ? Dévote ou danseuse ? Je dis à l'une : Tu as raison, tu es dans le mille... Puis je dis à l'autre : Tu es dans le mille ! Tu as raison ! Je dis cela à partir de leurs idées; mais que dis-je de moi-même, à partir de mes idées à moi ? Laquelle des deux voies est la bonne ?...

De là, commença une crise psychique, une crise de la foi; et, à partir de cette crise, je me mis à faire mes premiers pas vers l'Islam réel. Je fus forcée, par ma position entre mes deux amies, à réfléchir sérieusement à ce sujet, parce que je portais à toutes les deux la même estime et la même affection".

Sa'ïda : "La preuve mathématique... m'a frappée et m'a assommée".

Sa'ïda, elle aussi, a passé par une crise philosophique aiguë, dont la guérison se fit grâce à l'Islam.

Sa'ïda est étudiante en deuxième année de la Faculté de Droit; elle a vingt-trois ans. La religion était présente dans le milieu où elle a grandi, mais présente dans la maison comme un trésor archéologique, sans fonction et sans emploi, "en chômage". La famille entière était totalement occupée à dépenser la fortune qu'elle gagnait. Ce genre de travail, comme on sait, ne laisse pas de place à la réflexion pour autre chose que la matière, les plaisirs... et le système de la consommation.

La fillette poursuivit son enfance et son adolescence sans soucis ni problèmes. Elle ne pensait à rien d'autre qu'à la plume, au cahier et à l'examen. Quant à la vie, c'est son père qui y pensait à sa place, avec tout le sérieux et l'efficacité souhaitables.

Elle arriva ainsi en classe de philosophie, et se mit à philosopher comme tout le monde. La philosophie, pour elle, était un nouveau jeu, comme le jeu de cache-cache. Elle cherchait la vérité comme, dans son enfance, elle cherchait dans les coins de la maison le joueur caché, en tâtant et en palpant dans le noir !

Comme tout le monde, elle commença à philosopher sur le problème de l'existence de Dieu. Elle se mit à discuter, à chercher les preuves mathématiques qui établiraient l'existence ou la non-existence de Dieu. Elle fit les opérations d'addition et de soustraction, tira le résultat, le divisa par cinq et par six... Comme elle n'arrivait à aucun résultat mathématique certain, vérifiable par la preuve par neuf, elle en déduisit en bonne philosophe - comme tout le monde -que Dieu n'existait pas, sans penser

un instant que, dans ce cas, elle pouvait en déduire exactement le contraire, en s'appuyant sur les mêmes analyses philosophico-mathématiques.

Écoutons-la maintenant, et écoutons la fin de son histoire avec la philosophie :

"Ce fut un choc ! Je ressentis un grand vide autour de moi, qui m'attirait au néant. Je sentis la nausée s'emparer de moi; c'était comme si j'étais au bord d'une fosse sans fond... la matière !... la matière ! Tout est donc basé sur la matière ? Quelle monstruosité ! Quelle horreur ! L'existence donc, et la beauté, et le bien, et la justice, et la bonté, et l'affection, et l'entraide, et la prospérité, et la civilisation... et toutes les valeurs et les projets sur qui repose la grandeur de l'homme... , tout cela, donc, viendrait de la matière et irait à la matière ?".

Sa'ïda ajouta : "Mon âme avide d'optimisme et d'espoir ne pût supporter cette philosophie matérialiste et suicidaire, qui ouvrait tout grand au pessimisme et au désespoir. Mes nerfs cédèrent et me laissèrent au bord de la folie. Mais, à sa place, la foi me revint plus forte que jamais. La croyance en Dieu me revint purifiée, profonde, assurée. Je m'appliquais de tout mon être à l'étude de l'Islam, et la paix profonde revint dans mon cœur. Mon esprit revint alors à la matière et je vis le monde autour de moi, beau et bon, invitant à l'optimisme et à l'espoir".

Sa'ïda se tut et leva la main à son voile pour l'arranger...

Muhsina et Hinda : une cartouche et une histoire d'amour.

Muhsina et Hinda ont passé toutes les deux du costume "moderne" au voile, en toute simplicité, sans se poser de questions, sans philosophie ni crises !

Muhsina est surveillante, elle est dans sa vingt-quatrième année. Elle a grandi dans un milieu conservateur, traditionnel, loin de l'influence du courant de l'évolution. De la maison à l'école et de l'école à la maison.

Comment a-t-elle découvert l'Islam dans sa réalité ? Elle reconnaît qu'elle a été influencée par une de ses professeurs, dont la conduite, les idées, la personnalité et la force de volonté l'émerveillaient. Elle était prête, en raison de son éducation religieuse, à appliquer les enseignements de l'Islam à la lettre et selon leur esprit... Mais...

Mais laissons-la se raconter à nous elle-même :

"Pour ma part, je n'aurais jamais osé de moi-même prendre le voile et proclamer mes principes religieux, s'il n'y avait eu l'exemple de cette professeur qui m'a encouragée, a enflammé ma volonté et m'a poussée à défier les moqueries et les critiques de mes camarades.

Au tout début, je ne m'imaginai pas, en réalité, que cette question n'exigeait rien de plus que de la volonté et du courage... De fait, on s'habitua vite à mon apparence; et moi, aussi vite, je m'habituais à leurs moqueries et n'en ressentais plus aucun effet".

Voilà la confession de Muhsina : claire, simple, sans prétention ni complication.

Certains diront peut-être - comme s'ils avaient inventé la poudre (20) - : "C'est bien vrai, c'est bien la vérité pour la plupart des "Sœurs" : pur conformisme et influence reçue; âmes faibles, éblouies par quelques fortes volontés. Elles s'y sont soumises et ont suivi leur voie sans réfléchir".

J'ai failli moi-même tomber dans le piège, le piège des analyses et des interprétations claires et rapides, qui se précipitent à l'esprit avant même que la réflexion leur permette d'entrer. Puis, je pris mon temps, je me retins, et je compris... , ou plutôt je me rappelai les leçons de l'histoire. Je me rappelai que la majorité des gens ont besoin, pour découvrir ce qu'ils sont, leur réalité, de quelqu'un qui les conduise, qui exprime leurs désirs, leurs besoins cachés dont ils ne sont pas conscients et qu'ils ne peuvent exprimer, ni même percevoir tout seuls.

Muhsina était prédisposée, prête comme la poudre dans la cartouche, qui n'attend que l'étincelle pour exploser et le doigt (sur la gâchette) qui enflammera cette étincelle. Si cette professeur n'était pas venue, Muhsina serait restée dans l'état d'attente perpétuelle... dans l'inquiétude et le dégoût mortels !

Et Hinda ! Hinda la timide, qui n'a pas plus de dix-sept ans et est encore en troisième année secondaire. Elle étudie la religion par chaleur, affection et amour.

Avant de faire connaissance avec les "Sœurs" - comme elle dit - elle vivait dans un isolement pesant; elle n'avait pas d'amies avec qui dialoguer et se comprendre mutuellement. Sa peur était grande de leur monde rempli d'aventures audacieuses, qui les séparait d'elle comme un mur élevé, immense. Hinda la timide ne comprenait pas le "langage du siècle", le langage du sexe, du "flirt", des rendez-vous amoureux et secrets, des lettres rédigées pendant la classe d' instruction religieuse !...

Et toutes les autres notions nouvelles... Tandis que ces compagnes ne comprenaient pas le langage de la pureté, de l'honneur, du péché, de l'interdit et de l'amour dans son sens humain et élevé. De là vinrent la rupture des relations, l'isolement, le besoin insistant de... sœurs réelles.

Lorsqu'elle eut connaissance de l'existence des adeptes du voile, elle sentit soudain comme si le monde entier s'était peuplé d'habitants; elle eut l'impression que l'hiver des sentiments s'était subitement dissipé, et que le soleil du printemps avait pris sa place. Elle offrit son âme toute entière aux rayons de l'Islam et se ranima à leur chaleur !

Nous l'interrogeâmes : "Que représente pour toi la religion ?". Elle s'étonna, et la réponse lui vint; elle attendit un moment, ouvrant de grands yeux sur le questionneur, puis elle dit : "La religion, c'est la religion... C' est tout !".

Et Fâtima ? C'est Fâtima !

Il reste Fâtima. Fâtima qui, lorsqu'elle parlait, semblait prier. Elle, c'est la "musulmane" sans histoires, sans singularités, sans anecdotes. C'est la musulmane, et c'est tout ! Foi profonde, sincère, qui coule dans ses veines en toute sérénité, nourrit son âme, anime son cœur et l'inspire.

Elle dit : "Non, je n'ai pas traversé de crises psychologiques, ni de phases d'angoisse et d'ennui. De même, je n'ai pas pris un seul jour une autre voie et n'ai jamais eu l'idée de tenter des expériences. J'ai grandi dans une famille conservatrice, qui croyait dans les valeurs religieuses, et j'en ai nourri ma jeunesse.

Bien sûr, je ne vivais pas dans un monde isolé de la société. Au contraire, du fait que j'allais à l'école, puis au lycée, puis à la faculté, je me suis frottée continuellement aux idées du siècle, à sa conduite et à ses orientations nouvelles, à ses déviations, à ses croyances "étrangères" à notre nature. Je vois ce qui se passe dans la rue et sais ce qui se passe dans les coins de rue. Mais pas un seul jour je n'éprouve le désir d'embrasser cette "religion" nouvelle, même pas par curiosité, ni même pour m'informer et par pure expérimentation. Je n'éprouve pas le désir, par exemple, de porter la "jupe" courte, même entre quatre murs et devant un miroir, comme le font certaines. Ma religion m'a investie, a rassasié mon âme de foi, de satisfaction, de confiance et de bonheur dans l'existence.

Au contraire, je me demande parfois comment l'homme peut vivre sans foi; je me demande si ceux qui cherchent le bonheur dans les apparences extérieures, la matière et les plaisirs passagers de la vie comprennent le sens du bonheur. Ils m'inspirent de la compassion, et je leur souhaite, de tout mon être, de trouver la bonne voie et le succès.

Tu me demandes comment je ne suis pas influencée par les courants étrangers qui m'entourent de tous côtés ? Pour ma part, je me demande au contraire comment certains et certaines ont pu être influencés par eux. La question m'embarrasse et je n'y trouve pas de réponse !".

Fâtima... ! celle dont la conversation sereine te rappelle le bruissement du ruisseau, n'est née que pour l'Islam. Excusez-moi pour ce mot audacieux; mais, en vérité, après avoir écouté ce qu'elle disait, je me suis surpris à m'interroger à mon tour : Pouvais-je m'imaginer mon interlocutrice autrement qu' avec ce visage sincère qu'elle m'avait offert d'elle-même ? Pouvais-je l'imaginer autrement qu'avec cet habit? autrement qu'avec cette foi jaillissant d'elle-même en toute simplicité ?

J'ai essayé de l'imaginer... et je n'y suis pas arrivé ! J'ai su alors que Fatima appartient à cette catégorie d'êtres humains, bien rare, qui vient au monde avec un instinct religieux plus fort que tous les instincts... Cette catégorie qui, si on cachait le ciel à celui qui le regarde, par un toit de béton armé, contemplerait ses étoiles brillantes avec son cœur.

III. LA BOURSE DES VALEURS

II. DEUXIEME PARTIE

Est-ce, comme on le dit, une mode passagère ?

Seigneur ! Si la mode pouvait, dans mon pays, être basée sur les principes et les valeurs ! Si cela était, la mode du voile serait la dernière mode présentée par le "Bazar".

Un complexe d'infériorité alors ? Et toi, frère exégète, as-tu été, d'abord, en visite chez le Docteur Freud, oui ou non ? Pour être assuré que tu es exempt d'un complexe de supériorité ? Peut-être que l'infériorité de ces jeunes filles, *c'est* la vantardise, et c'est justement... ce que tu as en trop !

Cacher des défauts corporels ? Curieux ! Si ces défauts étaient cachés aux regards sous le voile et le "peignoir", qui donc vous en a informés ? Un devin ?...

Ruse et nouvelle manière de séduire un fiancé ? Quel curieux cas que celui des fiancés chez nous ! Si la jeune fille est dans un "sac", ils disent : "C'est une "chatte" !". Mais si c'est une "chatte", c'est elle qui les met dans le sac et ils ne disent rien ! (21).

Jugements superficiels, rapides ! La vérité est que l'homme, si humble soit-il aux yeux des gens importants, est capable de s'élever par sa raison et son cœur au-delà de tous ces mobiles mesquins.

Ou alors, à quoi servent nos écoles, nos établissements, nos facultés ? A quoi servent ceux qui enseignent et ceux qui étudient ?

Une conscience qui prend le voile !

La vérité, que certains refusent d'admettre et de regarder droit dans les yeux, parce qu'elle leur fait mal et qu'elle dérange la quiétude de leur esprit, c'est que les adeptes du voile sont apparues sur le devant de la société sous forme d'une conscience qui s'est réveillée après un sommeil délicieux, qui risquait de l'amener à une réalité inquiétante !

La vérité ? La vérité est que cette conscience ne s'était pas complètement endormie et ne s'était pas réduite à néant dans toutes les âmes. Elle continuait à brûler comme une bougie misérable, dans les coins des cafés et des cercles publics et privés. Elle continuait à murmurer, d'une voix tremblotante et craintive, à l'oreille de la société qui se taisait, à cause du vacarme de l'évolution et du progrès.

La vérité ? La vérité, c'est que cette nouvelle conscience - conscience des années 70 - est sortie cette fois dans la rue, la tête haute, audacieuse, courageuse, défiant tout le monde par un aspect particulier, par un habit sans ambiguïté, qui ne laisse pas place au doute sur son identité ni sur le sens de son appel.

Le voile n'est qu'un aspect parmi de nombreux autres, mais un aspect que l'œil ne peut pas ne pas voir, malgré qu'il en ait, et c'est cela que certains regards à courte vue ne peuvent supporter.

Il n'y a pas si longtemps, la conscience était un vieillard analphabète, arriéré, chargé d'années, refusant l'évolution positive... Aujourd'hui, la conscience est devenue une jeunesse instruite, civilisée, ouverte, refusant l'évolution négative !...

Avec la signature du gouverneur de la Banque Centrale.

Je vous ai dit que j'avais discuté de nombreuses heures avec les adeptes du voile. Je vous ai dit que, durant ces conversations, j'avais soulevé de nombreuses questions sur la religion, la morale, l'éducation, la société. Je n'ai pas voulu, dès le début, rapporter toutes ces conversations. Car je n'entendais pas faire connaître l'Islam par le biais des "sœurs", mais seulement faire connaître les adeptes du voile à travers leur Islam.

Je n'ai pas senti, dès le début et à aucun moment, qu'elles étaient "maquillées" comme des mannequins de mode. Ensuite, je n'ai pas senti qu'elles souffraient d'un quelconque complexe d'infériorité ou de supériorité. En troisième lieu, je n'ai senti aucun désespoir ou tristesse dans leurs aspirations et leurs visées.

Sâmia, à la logique scientifique, étayée par preuve et démonstration, basée sur la recherche approfondie et l'analyse, totalement sûre d'elle-même, est consciente de ce qu'elle vit, de ce qu'elle croit, et refuse tout ce qui est en contradiction avec ses croyances et ses principes... , en le prouvant et le démontrant aussi.

Fâtima est comme le billet de banque émis par la Banque Centrale, avec la signature du gouverneur... On peut le placer dans la lentille du microscope pour rechercher les falsifications de petits détails, en vain.

Warda (la rose), optimiste, heureuse, satisfaite d'elle-même et de son bonheur, comme la fleur dont elle a pris le nom.

Toutes ont pris le voile... et le portent bien !

Comme les autres jeunes conscients.

En toute simplicité, donc... en toute franchise avec elles-mêmes, sans complications ni analyses psychologiques complexes, ni examens médicaux supplémentaires, les adeptes du voile - comme les autres jeunes, cultivés et conscients - refusent seulement la décadence et la glissade, sur la voie où a glissé la société des années 60 et ensuite, sous la poussée de l'évolution subite et rapide qui lui a fait perdre son équilibre; et, du fait, elle a perdu sa position verticale.

Elles refusent cette société, qui a payé très cher le retour à sa dignité humaine, et qui, après l'avoir récupérée, n'a pas pu s'empêcher de la vendre en contrepartie d'une poignée de dinars et de devises fortes.

Elles refusent - comme les autres jeunes, conscients et cultivés - cette société qui a risqué la mort pour préserver sa religion, ses valeurs, sa langue et sa personnalité insigne. Après la mort de l'ennemi aliénant, cette société s'est empressée d'oublier ses traditions, ses croyances, les caractéristiques de son authenticité...

Elles refusent - comme toute personne cultivée et consciente - cette nouvelle société qui, hier, ne s'inclinait pas devant la volonté du gendarme, bien qu'elle fût sans armes... Après avoir repris en mains sa souveraineté et sa puissance invincible, on la voit s'incliner devant le courant que lui impose un simple touriste, qui lui dicte sa conduite, ses conditions et ses appétits.

Elles refusent - comme toute personne consciente et cultivée - cette société civilisée qui, hier, sacrifiait ses biens, sa fortune, tous ses gains vitaux, pour la défense de ses valeurs supérieures. Après avoir recouvré ses valeurs, elle ne s'est pas refusée à les dédaigner pour de l'argent et des gains matériels et précaires.

Elles refusent - comme toutes les personnes cultivées et conscientes - cette société qui a combattu, milité, tenu ferme, s'est sacrifiée et offerte au martyr, pour qu'un autre ne l'écorche pas vive ! Lorsque l'autre eut échoué et eut été mis, en déroute, la nouvelle société l'a invité à lui offrir la substance de son patrimoine et de son histoire, en échange de l'écorce d'une civilisation !

Les adeptes du voile refusent tout cela... Elles refusent les modes et les frivolités; elles refusent les complexes et, avant tout, le complexe d'infériorité; elles refusent les charmes brillants, séduisants et trompeurs; elles refusent le bonheur frelaté; elles refusent la parure et les apparences, qui n'ont d'autre but que de séduire l'"Occident", parce qu'elles sont, comme tous les intellectuels, conscientes !...

La consommation... jusqu'à la destruction !

Parce que, comme tout le monde, elles ont besoin, pour réaliser leur équilibre, des valeurs spirituelles...

Je ne sais comment notre société (habituellement éveillée à ce qui se passe en Occident) n'a pas prêté attention aux conséquences des crises spirituelles qui ont dévasté les nations très civilisées, et qui risquent d'emporter leur civilisation avec ses structures et ses piliers, qui ont amené sa jeunesse à se détruire par tous les moyens : le sexe, les produits chimiques, les hallucinogènes de charlatans. Cette jeunesse n'a pas recours aux hallucinogènes et aux opiums parce qu'elle est en chômage, dans l'indigence ou dans les difficultés matérielles, mais seulement parce qu'elle est en chômage spirituel, dans l'indigence affective et la misère idéologique. La jeunesse suicidaire de l'Occident se suicide dans ses grosses automobiles et dans ses palais somptueux... Elle dépense des centaines de dollars pour se détruire ! Comment notre société interprète-t-elle ce phénomène ? Voyons un peu !

Comment notre nouvelle société interprète-t-elle donc sa rage folle d'accumuler des gains matériels innombrables, infinis, incomparables... Comment interprète-t-elle la compétition inouïe à laquelle nous assistons aujourd'hui pour construire des villas, qui sont chaque jour plus longues, plus larges, plus hautes, plus meublées, plus décorées, plus luxueuses, avec des piscines qui ressemblent à de petits lacs, des salles de bain qui n'ont rien à envier aux hammams publics en une seule pièce !

Ne croyez-vous pas que ceux qui ont ces biens et ces ambitions inhumaines souffrent d'un certain vide dans un certain coin de leur âme ? Et qu'est-ce qui leur fait croire qu'ils peuvent combler ce vide avec une piscine énorme ou un jardin inutile ?

Comment notre nouvelle société interprète-t-elle cette rage et cette course aux apparences, dans tous leurs aspects absurdes ? Ainsi les festivités de mariage, qui dépassent presque - et parfois dépassent réellement - par leur appareil, leurs réjouissances et leurs banquets, nos fêtes religieuses et nationales ? Le mobile de tout cela n'est-il pas un "ersatz" matériel des valeurs perdues par certains, comme l'honneur, la chasteté, la sincérité, la fidélité ?

Comment notre nouvelle société interprète-t-elle la rage et la course de quantité de gens pour acquérir la plus grosse et la plus chère voiture, le plus élégant des vêtements sortant des maisons de couture parisiennes et londoniennes, dont la télévision tunisienne nous offre la présentation chaque semaine, le plus lourd et le plus précieux des bijoux ? N'est-ce pas le corollaire du sentiment inconscient du besoin de remplacer la dignité perdue en acquérant ces biens, par des apparences respectables, mais frelatées ?

Comment donc notre nouvelle société interprète-t-elle cet empressement hystérique et collectif à la consommation ?... jusqu'à la destruction... à la consommation pour la consommation ?

Le consommateur, tout en consommant, recherche-t-il un peu de justice, un peu de noblesse, un peu de dignité humaine, un peu de respect ? La matière, quelques grands que soient son importance et son prix, peut-elle remplacer cette "marchandise" spirituelle perdue ?

Le feu rouge.

De fait, les valeurs spirituelles ne remplacent pas la matière. Tout le monde reconnaît cette vérité. De fait, la dignité sans pain est comme l'ectoplasme sans corps. Mais le pain sans dignité... le pain que l'homme achète au prix de sa dignité humaine, n'engraisse pas son homme et ne le dispense pas d'avoir faim (22). Au contraire, il lui donne un appétit maladif de la matière, jusqu'à l'indigestion, l'embolie et le suicide.

Les adeptes du voile, - et leurs semblables, conscients et conscientes - estiment la matière à sa juste valeur et combattent pour se la procurer, sans jamais penser que l'homme est un pur esprit, en jeûne des plaisirs du monde et des passions humaines.

De même, elles n'acceptent pas cette matière, si c'est un cadavre en décomposition et puant que vomit la morale humaine élevée. Elles ne mangent pas le pain volé, n'habitent pas les villas bâties sur les centres des nobles principes humanitaires; elles ne consomment pas les denrées qui consomment et réduisent à néant les valeurs et les principes.

Les valeurs spirituelles ne remplacent pas la matière, c'est vrai, mais elles l'accomplissent, la renforcent et la purifient des tares qui l'infectent et la corrompent. Ainsi se réalisent l'équilibre nécessaire au bonheur de l'homme, qui a besoin de la fortune dans la même mesure où il a besoin de la beauté.

Notre société aura beau se civiliser, se techniciser, se développer, évoluer, augmenter ses profits et construire des édifices, elle ne pourra changer sa nature humaine éternelle. C'est pourquoi elle s'exposera sans conteste à la plus grave des crises, celle du "chômage" spirituel, si elle ne se réveille pas à temps. Sinon, c'est le haschisch et l'opium, ... c'est le suicide ou la folie,... et c'est l'ultime progrès de la civilisation vers... le néant.

Le feu rouge s'est déjà allumé. Il s'est allumé dans les milieux conscients et cultivés. De ces milieux sont sorties nos jeunes filles authentiques, pour apparaître dans les rues et rappeler à la société que sa Constitution dit textuellement que "sa religion est l'Islam... et sa langue l'arabe" !

Les adeptes du voile ont trouvé dans l'Islam l'équilibre souhaitable entre la matière et l'esprit, entre le besoin que l'homme a du pain autant que de justice... Elles sont revenues aux enseignements de l'Islam et s'y sont appliquées avec toute l'avidité d'un esprit affamé et assoiffé de morale et de valeurs...

C'est cela que certains refusent de voir en plein jour !

Mohammed GUELBI

ANNEXES

1. "Une idée pour le Droit", en marge du voile.

Le Droit tunisien, comme à peu près tous les Droits dans le monde, punit le dévoilement des parties honteuses dans les lieux publics, sous l'accusation d'attentat à la pudeur.

Mais il ne donne aucune définition de la pudeur, ni ne fixe ses limites. Untel s'offusque à la simple vue d'une moitié de jambe nue. Tel autre ne rougit pas d'examiner le postérieur d'une femme en mini-jupe penchée sur le trottoir, non pas pour faire la Prière, mais pour remettre sa chaussure... Où commence donc la pudeur ? et où finit-elle ?

Le Droit ne donne aucune définition des parties honteuses et ne précise pas clairement leurs limites géographiques, à l'inverse de la Loi islamique, qui donne la définition des parties honteuses avec une précision et une franchise parfaites. Les parties honteuses sont-elles seulement les organes génitaux ? S'il en est ainsi, que le Droit le dise clairement, et nous n'aurons qu'à fermer les usines de textiles et à développer les plantations de vignes dans notre pays. Car la feuille de vigne suffit, comme vous le savez, pour couvrir cet endroit interdit et, en conséquence, pour économiser un budget complet en devises fortes.

Mais si voiler les parties honteuses consiste en un ensemble complet de conduites morales et de valeurs qui mettent un frein aux instincts négatifs de l'homme, que le Droit le dise clairement et franchement, de façon à ne pas laisser cette grave question à l'estimation personnelle des passants... et aux fetwas de la police !

2. Fanatisme ou défense légale ? Sous-développement ou évolution véritable ?

J'ai entendu, au cours de cette enquête, deux critiques adressées par certains intellectuels aux adeptes du voile. Les critiques sont nombreuses en réalité, mais ces deux-là méritent, à mon avis, un instant de réflexion.

Ils disent d'abord que les adeptes du voile sont des musulmans fanatiques, en chargeant cette expression du poids des idées de croisade de la foi, de fanatisme religieux et de pétrification dogmatique.

Avant de répondre à cette première critique, je voudrais vous rapporter un petit fait qui s'est passé pendant l'interview que je menais avec les "sœurs". Sâmia parlait et répondait à une certaine question que je lui avais posée. A son habitude, dans la controverse et la discussion, elle bouillait comme une marmite.

A un moment d'inattention, elle dit : "Il y a, dans ce sens, un verset coranique précieux et très clair... ". Puis, elle se tourna vers Fâtima et, sans hésitation, ajouta : "Toi qui sais le Coran par cœur, n'est-ce pas à toi de nous donner ce verset ?".

Cette franchise me surprit et je ne pus m'empêcher de demander : "Ne sais-tu pas le Coran par cœur, Sarnia ?". Elle répondit en toute simplicité : "Non ! Je ne sais pas tout le Coran par cœur, et je ne crois pas que ce soit obligatoire. L'important est de savoir par cœur le sens du Coran".

J'ai su peu à peu, après m'être informé des idées, des sentiments et des aspirations des adeptes du voile, qu'elles ne sont pas du tout fanatiques, comme disent certains, et que ce qu'ils estiment du fanatisme est en réalité une foi très profonde, que n'influencent pas les idées contraires, quelque puissante que soit leur hostilité ou leur séduction, et qu'elles ne dévient pas de leur route, quoi que tendent ces idées pour les faire dévier.

Cela est une chose très naturelle. Car ceux qui accusent les "sœurs" de fanatisme sont eux-mêmes des croyants en certains dogmes et en certaines théories, et ils les défendent avec la même ardeur et la même force. Et pourtant, il ne leur vient jamais à l'esprit qu'ils sont des fanatiques. Et si quelqu'un les en accusait, ils lui tomberaient dessus !

On sent parfois un peu de violence, d'hyperbole ou d'excès dans la position de certaines "Sœurs". Mais cela aussi est naturel, et c'est occidental, transitoire, et cela se calmera avec le temps. Car nous ne devons pas oublier que ces jeunes filles sont encore une minorité, malgré la diffusion du phénomène ces dernières années. C'est pourquoi l'adepte du voile se sent, au milieu de la majorité, en position de défense légale. Et c'est pourquoi on la voit rassembler toutes ses forces et miser sur toutes ses possibilités pour repousser les assauts qui l'entourent. Cette défense à tout prix peut paraître à certains du fanatisme. Elle n'est, en fin de compte, qu'une réaction naturelle au fanatisme des critiques pour leurs propres positions et leur doctrine de vie.

Une autre remarque sur cette première critique. Les musulmans ont toujours été accusés de fanatisme, et ils le sont encore. C'est là une idée importée des sociétés occidentales, qui ont brodé un tissu d'accusations nombreuses contre l'Islam, pour s'opposer à sa diffusion dans leurs milieux. Je ne m'étendrai pas ici sur la multiplicité des preuves et des arguments en faveur de la tolérance de l'Islam, car la place m'est mesurée. Je voudrais seulement attirer l'attention de certains jeunes tunisiens sur la nécessité de revoir leurs jugements et leurs accusations avant de les porter, afin de ne pas servir d'instrument à des propagandes intéressées qui, en fin de compte, visent à détruire leur identité, qu'ils croient travailler à sauvegarder.

Passons à la deuxième critique. Elle consiste à dire que le voile fait faire à la femme tunisienne des pas de géant en arrière, après qu'elle eut fait des pas de géant en avant, sur la route du progrès et de l'évolution !

Si nous examinons cette accusation sous un angle particulier, nous trouvons qu'elle ne manque pas d'une certaine exactitude. Oui, l'adepte du voile a parcouru une longue distance vers "l'arrière". Cette distance est celle qu'a parcourue sa collègue évoluée, sur la route de la fusion dans l'Occident ! Car le progrès n'a de sens que selon sa direction. Si notre direction est de nier notre identité, de nous éloigner de notre authenticité et de nous fondre dans les autres civilisations, c'est rétrograder, du fait que l'Occident n'a cessé de chercher à réaliser ce but tout au long des siècles écoulés de colonialisme.

Le retour en arrière sur cette route est donc le progrès et l'évolution authentiques.

Les adeptes du voile croient en la nécessité de l'instruction et de la culture pour la femme. Elles croient en l'égalité des êtres humains, hommes et femmes. Elles ne voient pas d'obstacle au travail de la femme, si cela ne conduit pas à briser la famille, si ce travail raffermi les liens conjugaux et familiaux et sert l'intérêt des époux et de la famille. Elles refusent seulement le concept négatif de rivalité, qui porte certaines femmes à utiliser ce droit nouveau comme une arme pour effrayer et combattre leurs époux. Alors que le travail de la femme aux côtés de l'homme est complémentarité, confortement et assurance mutuels, pour le meilleur et pour le pire.

Les adeptes du voile croient - et d'une foi intense - à la nécessité de la participation de la femme instruite, de statut égal, à la lutte économique et à l'effort de développement national. Elles reprochent au contraire, à certaines femmes instruites, de se détourner vers les petits intérêts personnels et vers les plaisirs, les apparences et l'écorce des choses.

Les adeptes du voile croient à l'ouverture culturelle et à la nécessité d'alimenter notre progrès par le meilleur de toute la civilisation mondiale. Elles en trouvent l'illustration dans l'exemple de la civilisation musulmane d'autrefois, qui s'est fondée sur la fécondation apportée par les civilisations perse, grecque, indienne et d'autres... Mais elles croient, à côté de cela, que l'ouverture ne signifie pas la négation de l'identité, la copie, et l'abandon de nos traditions, de nos croyances, de notre héritage, de notre langue et de notre religion.

Les adeptes du voile, pour conclure, croient à l'évolution, au sens le plus profond et le plus élevé du mot. Car elles placent l'"ijtihâd" à la base de l'action, aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine temporel. L'"ijtihâd" est la base de l'évolution positive dans la vie, car il part de l'existant pour réaliser l'espéré, et il tisse un lien permanent entre les acquis du passé et les réalisations postérieures. Mais l'évolution qui efface toute l'Histoire d'un trait de plume et ne reconnaît pas les acquis du passé qui ont préparé les réalisations présentes, cette évolution négatrice, c'est la ruine, l'effondrement, l'illusion stupide !

NOTES

1. Expression coranique très connue. Au sens littéral, elle désigne la dévotion empreinte sur les visages des croyants. Dans la Tradition, jusqu'à aujourd'hui, elle désigne la petite callosité au front des habitués de la prière rituelle, qui vient du toucher du sol au moment de la prosternation (sugrid). Le Président El--Sadate la porte ostensiblement.
2. Effectivement. Il s'agit de Mlle Hind Chelbi, brillante élève d'un lycée de Tunis, qui opta volontairement, à son entrée à l'Université, pour la Faculté de Théologie (kulliyya al-sari'a wa-usril al-dîn), tout en suivant les cours de philosophie de la Faculté des Lettres. Elle est devenue célèbre, en Tunisie, après qu'elle eut été choisie pour prononcer le sermon (hutba) de la "Nuit du Destin", en Ramadan 1975 (année de la femme), devant le Président Bourguiba et les caméras de la télévision. Elle le fit, revêtue de cet habit de "religieuse". Déjà imitée à Tunis, elle le fut depuis un peu partout en Tunisie.
3. Jeux de mots sur la notion de harâm : interdit culturel ou social. L'ancien fichu des femmes était - et est encore - appelé Muharma, parce qu'il avait d'abord pour fonction de voiler la tête de la femme, dont la vision était interdite (harâm) aux violeurs de cet interdit (harrâmî, mot qui désigne aujourd'hui le voleur, le brigand).
4. Le sefsari est le voile blanc et léger dont s'enveloppent, tête et corps, les femmes traditionnelles pour sortir dans les rues. La battâniyya est ce même voile, qui est une couverture dans les milieux pauvres, surtout en hiver.
5. Jeu de mots comparant la réclusion de la femme, dans l'Islam traditionnel, à la retraite spirituelle des mystiques musulmans (tasawwuf), dans le minaret (sawma'a) d'une mosquée.
6. L'attentat à la pudeur se dit : Mâ yunâfi l-hayâ'. Les ultra-conservateurs en question reprochent aux adeptes du voile d'avoir trouvé un moyen d'attirer l'attention du public (ce que l'Islam interdit à la femme, selon eux), sans pour autant attenter à la pudeur, comme le font les jeunes filles en mini-robes.
7. Ici, l'auteur fait des jeux de mots en renversant les jeux de mots précédents. Les adeptes du voile sont peut-être musulmanes, mais seulement à moitié intellectuelles. Car la "science" moderne a remplacé les ablutions et la pureté rituelle traditionnelles par les salles de bain. Ainsi, ces jeunes filles font preuve d'ostentation, mais ne sont pas modernes et, revenant aux pratiques traditionnelles, elles attentent à la pudeur "scientifique", qui consiste à s'habiller à la moderne, sans pour autant être impudique. La science est une nouvelle religion, avec ses propres rites qui remplacent ceux de l'ancienne religion.
8. Hwângiyya : c'est en effet le surnom que beaucoup donnent à ces jeunes filles voilées, pour les assimiler aux Frères Musulmans (al-ihwân al-muslimûm), que l'on nomme souvent, en dialectal, Hwângî, en ajoutant le suffixe turc -gî (noms de métier) à leur nom de Ihwân.
9. 'Ankabûs : le cou, en dialectal tunisien.
10. Sens littéral : sans élever ou abaisser le plateau de la balance. Tasbii, ici, veut dire : énumérer les Noms de Dieu en égrenant le chapelet musulman (subha).
11. Coran 24, 31. On a respecté, en copiant le texte édité et en le traduisant, le texte du Coran tel que le cite l'auteur. En réalité, bien qu'il ait annexé à son troisième article une note rectificative, pour restituer le texte exact du verset coranique, tronqué dans ce premier article, il a encore omis des mots de ce verset compliqué.
12. "Roba vecchia" : expression italienne ("les vieilles choses") utilisée à Tunis pour "le marché aux puces".

13. Mu'awwâq : dialectal tunisien ("sans un sou").
14. "Le pantalon d'Abderrahmân" : référence à une histoire qu'on raconte à tous les petits enfants. Elle est dans les textes de la 4ème année primaire. Le pantalon d'Abderrhâm est trop long; on le raccourcit... trop. Alors on décide d'en faire une culotte. On le coupe... trop. Alors on décide d'en faire un caleçon. On le coupe... trop, etc...
15. Traduction selon le sens et le contexte de son emploi dans ce paragraphe. Lire en arabe : La-kam haddatât-nî nafsî (le la est le la de ta'kid); littéralement : "Combien mon âme m'a parlé !".
16. Cf. Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes, II, 619 : "Proverbialement en parlant de poésie : elle est al-sahl al-mumtani',... c'est-à-dire, elle semble facile au premier abord, mais en réalité elle est difficile et obscure".
17. Le mahall sâhid, en arabe, est un proverbe qui illustre une situation.
18. "Le jardin florissant" : il s'agit évidemment des seins de l'adolescente.
19. Ce qui veut dire : sincèrement.
20. Le texte arabe utilise une expression tunisienne : "comme s'ils amenaient le lion par *ses* deux oreilles", pour signifier une action qu'on croit héroïque.
21. Humour à partir du proverbe tunisien : Srâ qattûs fî skâra, il a acheté un chat dans un sac, c'est-à-dire il a acheté quelque chose sans savoir ce que c'est. Ce proverbe est utilisé pour dire qu'en se mariant avec une femme voilée à l'ancienne mode, et qu'on n'a jamais vue, on s'excuse des surprises possibles : "J'ai acheté un chat dans un sac". Mais si le mariage se fait à la moderne, après connaissance mutuelle (on sait que c'est un chat), l'épouse moderne "met son mari dans le sac", le mène par le bout du nez, et il n'a rien à dire.
22. Citation coranique, 88, 7 : (Les damnés de l'enfer n'auront pour nourritures que des épines) "qui ne les engraisseront pas et n'apaiseront pas leur faim".

